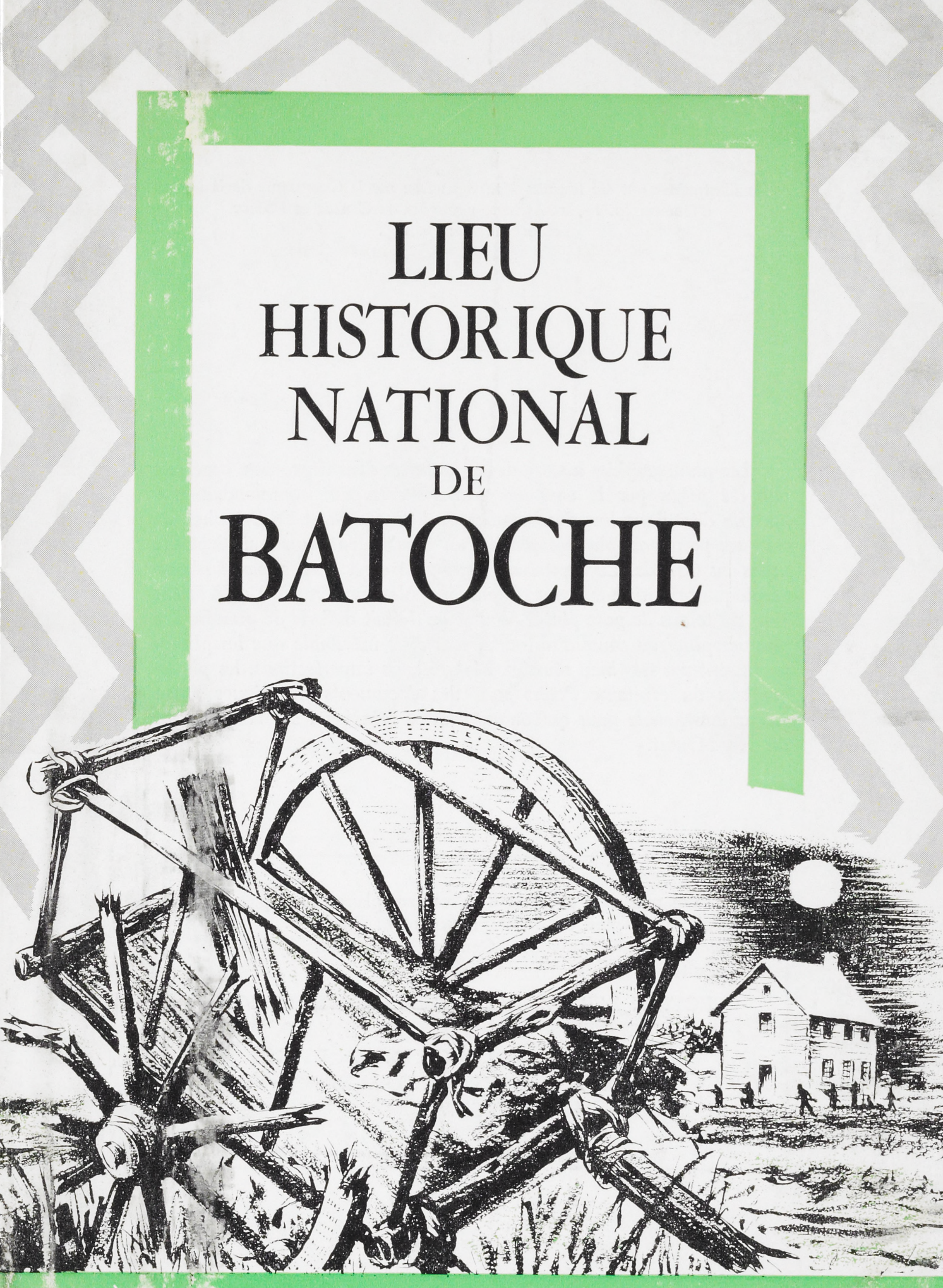


MINISTÈRE DU NORD CANADIEN ET DES RESSOURCES NATIONALES

DIVISION DES LIEUX HISTORIQUES NATIONAUX

Les illustrations ont été fournies à titre gracieux par la Compagnie de la Baie d'Hudson (p. 1), les Archives publiques du Canada et l'Office national du film (p. 18).

Les photographies historiques reproduites dans la présente brochure ont été prises par le capitaine James Peters qui commandait une batterie d'artillerie lors des batailles de Fish Creek et de Batoche. Ce sont les premières photographies d'un combat en cours qui aient été prises au Canada. Le capitaine Peters s'est servi d'un appareil photographique primitif à épaisses plaques sensibles sur verre. Vu qu'il fallait alors un temps de pose plutôt long et qu'il était difficile de prendre des photographies au cours d'un combat, il était inévitable que les photos ne fussent pas très bien réussies. Malgré leurs imperfections, les photographies du capitaine Peters sont des documents historiques d'une valeur inestimable pour quiconque veut se renseigner sur la campagne du Nord-Ouest.

On pourra se procurer d'autres exemplaires de la présente brochure et plus de renseignements sur les parcs et lieux historiques nationaux du Canada en écrivant à l'adresse suivante:

SECTION D'ÉDUCATION ET D'INTERPRÉTATION
DIRECTION DES PARCS NATIONAUX
MINISTÈRE DU NORD CANADIEN ET DES RESSOURCES NATIONALES
OTTAWA

Lieu historique national de Batoche



Issued under the authority of
HONOURABLE ARTHUR LAING, P.C., M.P., B.S.A.,
Minister of Northern Affairs and National Resources

54838-8—1

ROGER DUHAMEL, M.S.R.C.
IMPRIMEUR DE LA REINE ET CONTRÔLEUR DE LA PAPETERIE
OTTAWA, 1962

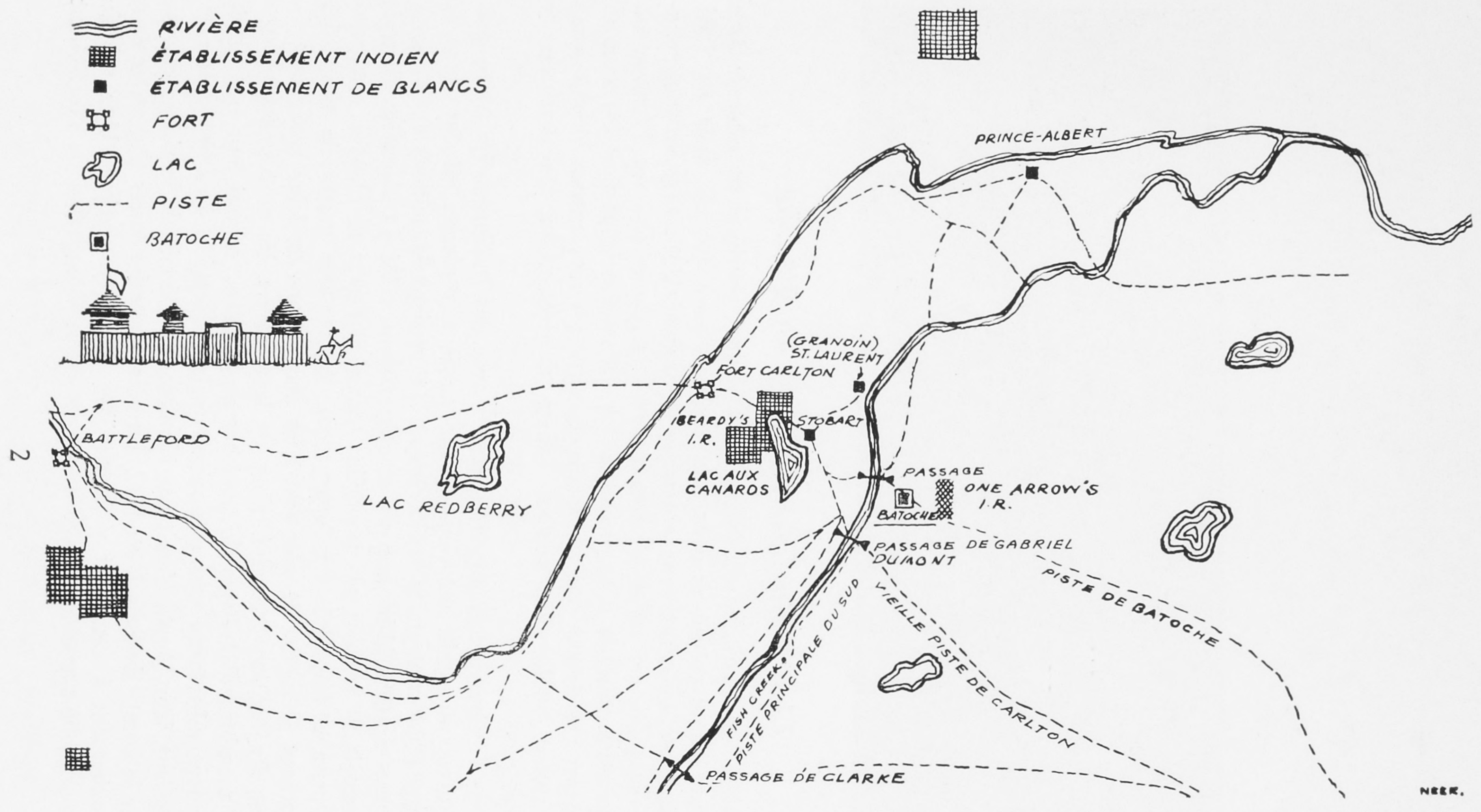


Lieu historique national de Batoche

Les Métis du Territoire du Nord-Ouest avaient coutume de célébrer avec enthousiasme l'anniversaire de leur saint patron, saint Joseph, mais en 1885 régnait une animation inusitée sur les terrains en bordure de la rivière Saskatchewan-Sud. A mesure que les Métis se préparaient à la grande fête du 19 mars, on sentait que cette année-là il se produirait un événement important à l'occasion de la fête, un événement qui réaliserait peut-être un rêve caressé depuis longtemps et ferait oublier les longues années de frustration, de désespoir et d'amertume.

Issus de l'union de traitants de fourrures avec des Indiennes, les Métis prétendaient avoir un droit historique à une partie des plaines situées entre la rivière Rouge et les contreforts des Rocheuses. Le mariage de traitants de fourrures et d'Indiennes avait mêlé le sang cris et chippewan à celui du Canadien français et de l'Écossais, et formait une nouvelle race, ni indienne ni blanche, mais qui possédait certains caractères des deux races. Auprès des postes de traite, les Métis apprirent le métier et adoptèrent les occupations de leurs pères tout en entretenant des relations avec les tribus de leurs mères. Ils devinrent chasseurs de bison, membres d'équipage de péniches et bateliers, ce qui leur permettait de gagner leur subsistance sans compromettre leur liberté et leur indépendance.

Cependant, leur liberté n'était pas illimitée. La colonie de la rivière Rouge, fondée par le comte de Selkirk en 1812, les avertit que les terres n'appartenaient pas nécessairement à ceux qui y étaient nés et qui y vivaient. Une colonie d'Écossais s'établit sur la route que les agents de la Compagnie du Nord-Ouest



Carte des environs de Batoche en 1885, faisant voir les principales pistes et les principaux établissements.

suivaient pour se rendre aux terrains de piégeage de l'Athabasca. Soutenus par leurs amis, les agents de cette compagnie, dans leur conviction de former une nouvelle nation nantie d'un droit incontestable de propriétaire de l'Ouest, les Métis s'opposèrent à cet établissement. Leur résistance fut inutile: la colonie fut maintenue et, après 1821 lorsque la Compagnie du Nord-Ouest qui appuyait l'agitation métisse disparut, par fusionnement avec celle de la Baie d'Hudson, les Métis furent forcés d'accepter de mauvais gré de partager l'Ouest non seulement avec les Indiens, mais aussi avec les colons venus de l'Écosse et de l'est du Canada. Cependant, ils ne renoncèrent jamais à revendiquer leur droit sur les terres de l'Ouest.

La première crise se produisit lorsque la Compagnie de la Baie d'Hudson vendit l'Ouest au gouvernement canadien, en 1869. Les Métis furent indignés de voir que la cession de leurs terres pût se faire sans qu'ils eussent été consultés, et ils craignirent que leur langue et leur religion ne fussent pas respectées par le nouveau propriétaire. Leur crainte s'aviva lorsque le gouvernement fit arpenter leurs terres longues et étroites en bordure de la rivière, menaçant ainsi leur droit de propriétaire foncier. Sans exception, leurs terrains avaient une faible largeur en bordure de la rivière, ce qui assurait à chaque occupant le droit de captation d'eau et un accès facile à la rivière qui servait de voie de transport. Comme les Métis vivaient très près les uns des autres, ils formaient une société très unie et faisaient preuve d'une certaine solidarité sociale. L'arpentage des terres en lotissements de 640 acres, destinés à être distribués gratuitement en guise de homesteads dans le cas des lotissements portant des nombres pairs, ou à être vendus par le gouvernement dans celui des lotissements portant des nombres impairs, désorganisait la société métisse, la dépossédait de ses terres, car aucune disposition n'avait été prise pour tenir le moindrement compte des prétentions des Métis.

Irrités de ce que le gouvernement canadien refusait de tenir compte de leur impasse, les Métis formèrent un gouvernement provisoire sous la conduite de Louis Riel, instituteur métis qui, par son talent naturel et son éducation, était bien doué pour agir en qualité de chef politique de ses compatriotes. Cette mesure persuada le gouvernement d'adopter une manière de voir plus libérale en ce qui concernait le statut éventuel du Territoire du Nord-Ouest; au lieu de devenir colonie canadienne, l'établissement de la rivière Rouge devait former la province du Manitoba qui posséderait tous les droits constitutionnels des autres provinces canadiennes, y compris le droit de constituer son propre gouvernement responsable composé de députés élus. En 1870, la province du Manitoba était constituée et le gouvernement canadien reconnaissait les revendications territoriales des Métis et leur réservait 1,400,000 acres qu'ils devaient occuper éventuellement.

Certaines circonstances sociales et économiques, ainsi qu'une certaine instabilité, empêchèrent les Métis de jouir des avantages qu'ils venaient d'acquérir. Les terres n'avaient été ni arpentées ni distribuées, et jusqu'à ce que ce travail fût accompli, les Métis durent se contenter de titres provisoires qui donnaient droit au détenteur à 240 acres de terrain. Leur chef, Louis Riel, était parti après avoir été banni du Canada pour une période de cinq ans parce qu'il avait participé

54838—2



Vue de Fish Creek en 1884.

au meurtre d'un manœuvre d'origine ontarienne. Sans ses directives, la population devint désorientée et impatiente. Certains n'attendirent pas leur titre et quittèrent le Manitoba; d'autres, ne comprenant pas la valeur de leur titre provisoire de propriété, le vendirent à des accapareurs de terres peu scrupuleux pour environ une fraction de sa valeur. Puis, démoralisés par l'affluence des colons en provenance de l'Ontario et la perte de leurs moyens de subsistance, lorsque leurs entreprises de transport furent remplacées par les chemins de fer et les bateaux à vapeur, ils s'éparpillèrent dans d'autres régions du Nord-Ouest.

Dans ce qui s'appelle aujourd'hui la Saskatchewan, les Métis avaient peiné pendant plus de quinze ans à créer sur les rives de la Saskatchewan-Sud un établissement semblable à celui de la rivière Rouge. Encore une fois, les Métis voyaient surgir un problème familier: ils ne possédaient aucun droit juridique aux terres qu'ils occupaient et ils n'avaient aucun espoir d'obtenir des concessions, à moins de s'attirer la sympathie du gouvernement canadien. Ils présentèrent au gouvernement pétition sur pétition, mais en vain. Il leur parut évident qu'il fallait rappeler leur chef politique afin de rallier à leur cause le plus grand nombre de sympathisants. Par conséquent, en 1884, quatre délégués métis se rendirent à la mission Saint-Pierre, près de Fort Benton, au Montana, pour prier Louis Riel de revenir. Celui-ci, ému par les difficultés qu'éprouvaient ses compatriotes, accepta et arriva à Batoche le 1er juillet 1884.

C'était à Batoche que Riel attendait maintenant la fête de saint Joseph. Au cours de l'hiver de 1884-1885, il avait travaillé avec énergie à résoudre les difficultés des Métis. Son éloquence, ainsi que le programme modéré de réforme qu'il préconisait, lui gagnèrent en Saskatchewan l'appui de nombreux colons blancs qui, à l'instar des Métis, étaient mécontents de l'administration du gouvernement dans le Territoire du Nord-Ouest. Cependant, Riel n'avait encore

obtenu aucun résultat; le gouvernement faisait preuve d'une froide indifférence devant les difficultés de l'Ouest. Un coup d'éclat convaincrait peut-être le gouvernement d'Ottawa que les Métis faisaient de nouveau front commun et étaient déterminés à faire redresser leurs griefs.

Riel proposait de répéter le coup d'état qui avait eu lieu 16 ans auparavant à l'établissement de la rivière Rouge. Le jour de la Saint-Joseph, il avait l'intention de proclamer un gouvernement provisoire et, fort du nombreux effectif des Métis armés et de leurs alliés indiens, il voulait obliger le gouvernement canadien à accéder aux revendications métisses. L'argument que Riel proposa aux Indiens était convaincant: il imaginait une nouvelle confédération de Métis et d'Indiens, une république dans laquelle tous ceux qui avaient du sang indien partageraient l'administration des plaines centrales du continent. Cependant, les Indiens n'offraient que peu d'appui. Bien qu'ils fussent aigris par l'administration des blancs ainsi que par la famine et la misère qui régnaient dans leurs peuplades, peu de bandes d'Indiens se déclarèrent partisans des Métis. Seuls les Cris commandés par Faiseur d'Enclos et Gros-Ours, ainsi qu'une bande de Sioux semblaient disposés à suivre le sentier de la guerre.

Riel abusait de la superstition et de la crédulité des Métis et des Indiens, à mesure que la fête de saint Joseph approchait. Sachant qu'il se produirait sous peu une éclipse du soleil, renseignement à la portée de tous ceux qui avaient un almanach, il déclara solennellement à ses partisans que Dieu était favorable à leur cause et que, si leur entreprise devait être couronnée de succès, Sa main obscurcirait le soleil. L'impressionnante prophétie se réalisa le 16 mars. Le même jour, le détachement de la Gendarmerie posté à Regina reçut l'ordre de se diriger vers le nord afin de protéger Prince-Albert, qui était alors un village d'à peu près 1,000 âmes.

La Gendarmerie constituait la seule opposition apparente aux plans des Métis. Éparpillé dans le Nord-Ouest, son effectif ne comptait que 557 agents et officiers pour faire observer la loi et l'ordre dans une vaste superficie s'étendant de la limite ouest du Manitoba aux défilés et aux vallées des Rocheuses. La division «D» qui avait pour mission de patrouiller la région agitée, ne pouvait suffire à cette tâche; l'effectif total des détachements stationnés à Carlton, Fort Pitt, Prince-Albert, Frog Lake, ainsi qu'au quartier général de la Division à Battleford, ne s'élevait qu'à 200 hommes. Le détachement du fort Carlton, seulement à 20 milles de Batoche, et celui de Prince-Albert étaient exposés à être attaqués. Le fort Carlton, poste de traite délabré et situé à un endroit fort peu stratégique, ne pouvait résister à un siège, tandis que Prince-Albert, avec ses magasins et ses entrepôts, offrait une capture alléchante à un ennemi à court de vivres et de munitions.

La colonne de la Gendarmerie partit de Regina pour Prince-Albert tôt dans la matinée du 18 mars. Tandis que les agents s'avançaient vers le nord par une température glaciale, les Métis de Batoche eurent vent de la chose. Ils apprirent qu'un fort contingent de la Gendarmerie se dirigeait vers Batoche pour y arrêter Riel et tous ses partisans. Pour devancer la Gendarmerie, Riel et ses hommes s'emparèrent d'armes et de munitions aux deux magasins de Batoche.

54833—2½

Ils firent des prisonniers, y compris un juge, deux télégraphistes et un agent des Indiens. Ils coupèrent la ligne de télégraphe qui reliait Batoche et Prince-Albert, puis ils réquisitionnèrent l'église de Batoche en guise de quartier général.

Puis, le jour de la Saint-Joseph, Riel organisa son gouvernement provisoire. Un Conseil des douze fut nommé et, en qualité de conseil exécutif, commença à ébaucher la ligne de conduite. La question la plus urgente que le conseil devait régler était celle de la stratégie militaire. Gabriel Dumont, nommé commandant en chef, préconisait comme la plupart des membres du conseil, de faire appel aux Indiens et de lancer immédiatement des attaques contre le fort Carlton et Prince-Albert.

Dumont possédait toutes les qualités d'un grand chef de guérilla. Des années de chasse au bison et d'escarmouches avec les Indiens lui avaient appris la stratégie de la guerre dans les plaines et il avait acquis une connaissance très profonde des avantages militaires du terrain. Sa bravoure indomptable, son habileté à manier les armes et son bon jugement le désignaient comme commandant. Par ailleurs, sa réputation d'intégrité et de générosité lui assurait des partisans loyaux et dévoués. Chaque fois qu'il dirigeait les Métis dans les chasses au bison, il imposait une discipline sévère et juste que les chasseurs respectaient. Lorsque les Métis eurent à se choisir un chef, Dumont avait été le choix populaire, mais se rendant compte de ses déficiences, celui-ci avait refusé et proposé plutôt le champion national des droits des Métis, Louis Riel. Les compromis et les intrigues de la politique le dépassaient; il était un homme simple et direct qui n'avait ni le poli ni l'instruction voulus pour lui permettre de négocier en toute confiance avec les dirigeants canadiens. Tandis que Riel était l'intellectuel métis rêvant de régimes politiques et de systèmes philosophiques, Dumont était l'homme d'action, un homme qu'il était bon d'avoir auprès de soi en cas de lutte, un conseiller auquel on pouvait recourir pour obtenir des conseils pratiques.

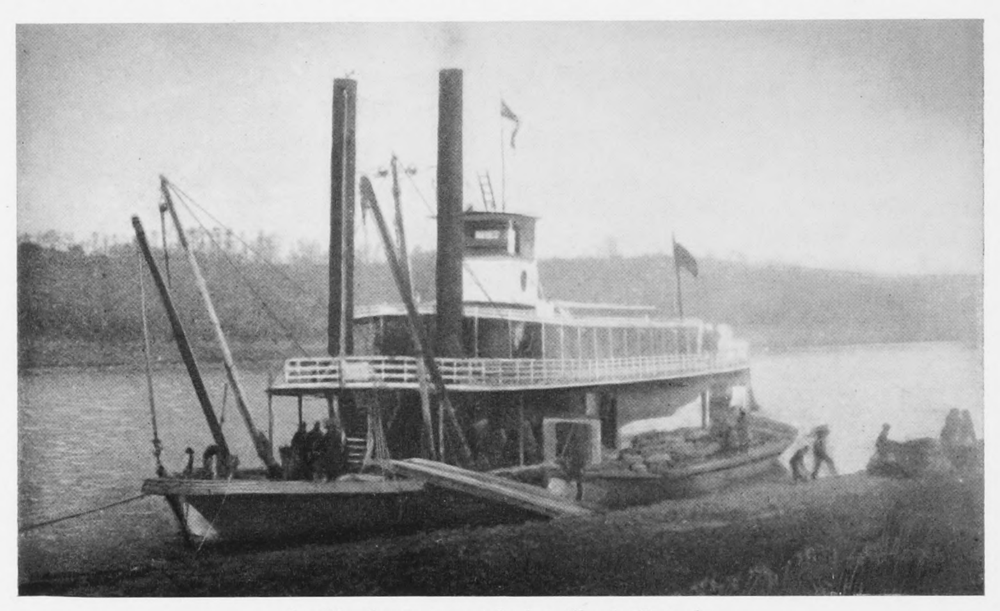
Il était à prévoir que Riel et Dumont auraient des opinions divergentes en matière de stratégie militaire. Très agressif, Dumont voulait s'attaquer immédiatement au fort Carlton et à Prince-Albert, tandis que Riel, plus prudent, voulait préserver la position morale des Métis en refusant de combattre à moins d'être d'abord attaqué. Le Conseil des douze résolut de capturer le fort sans coup férir. Pour réaliser cet objectif, il présenta un ultimatum au surintendant, L. F. N. Crozier, commandant du détachement de la Gendarmerie du Nord-Ouest au fort Carlton. Crozier, dont la petite garnison avait été renforcée par environ 80 volontaires de Prince-Albert, rejeta l'ultimatum et se prépara à repousser l'attaque des Métis.

Le 24 mars, la colonne de la Gendarmerie venue de Regina atteignait Prince-Albert, après avoir contourné Batoche. Ce n'était pas trop tôt. Une bande de Sioux qui s'étaient réfugiés sur la Saskatchewan-Sud après le massacre du Minnesota en 1862, avaient quitté leur réserve et se dirigeaient vers le nord (en toute probabilité pour attaquer Prince-Albert). La marche forcée de la Gendarmerie, un trajet remarquable de 300 milles effectué en sept jours par des conditions atmosphériques rigoureuses, dissuada les Sioux d'attaquer et Prince-Albert fut préservé d'une attaque éventuelle.

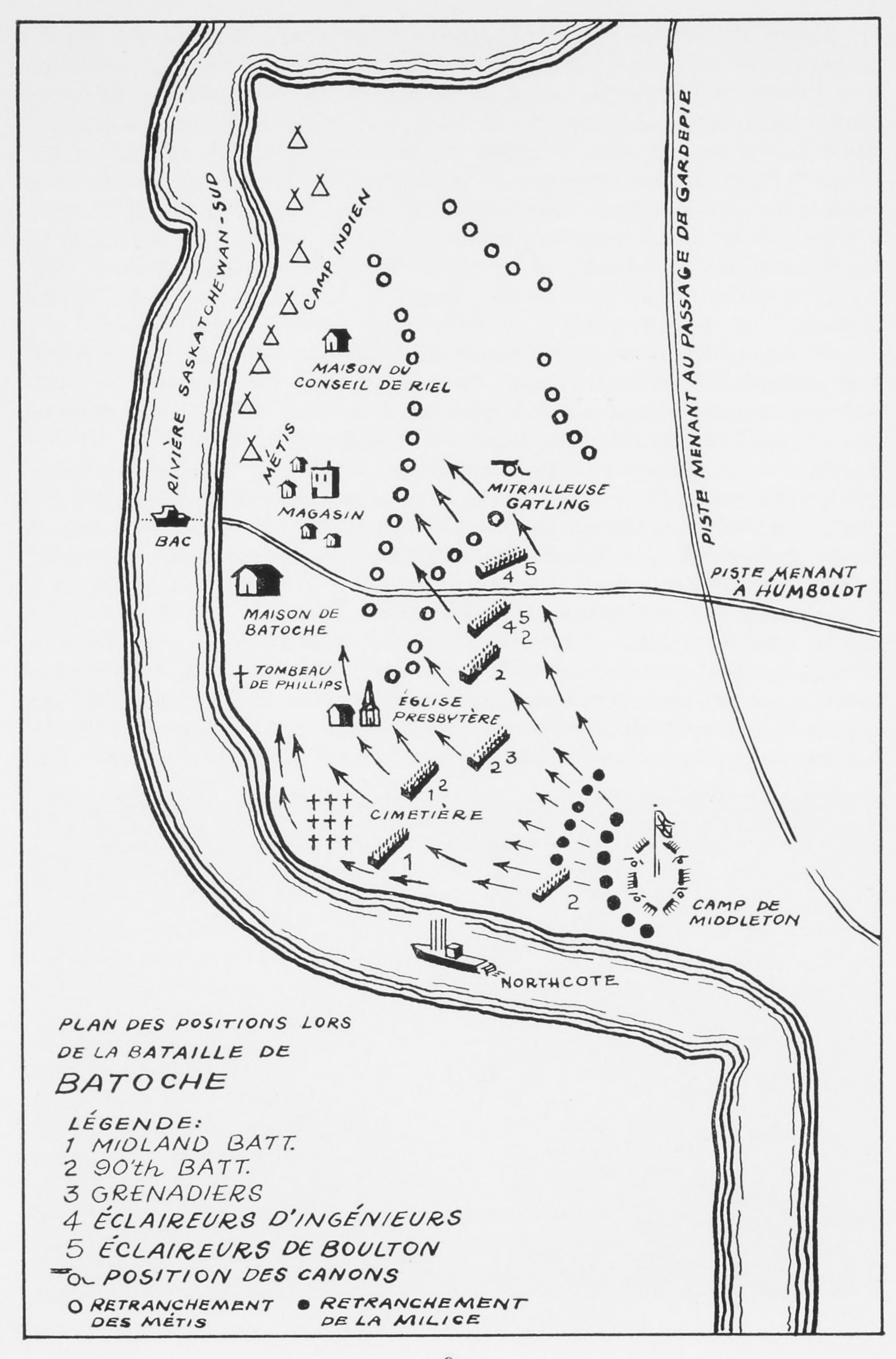
Les Métis n'étaient pas au courant de l'arrivée de la colonne et, croyant qu'un fort détachement se dirigeait vers Batoche pour arrêter leurs chefs, ils patrouillèrent la vallée de la Saskatchewan-Sud, afin d'intercepter le contingent. Au fort Carlton, Crozier n'était pas davantage au courant de l'arrivée du détachement. Lorsqu'une patrouille revint le 26 mars en signalant qu'une nombreuse troupe de Métis l'avait empêchée de récupérer des ravitaillements cachés près d'un magasin abandonné à Duck Lake, sur la piste entre Batoche et le fort Carlton, Crozier décida de montrer aux Métis qu'ils ne pouvaient ni intimider la Gendarmerie du Nord-Ouest, ni l'empêcher d'agir. Accompagné d'environ 100 agents et volontaires à cheval ou en traîneau, il partit en direction du lac aux Canards.

A deux milles du magasin, Crozier et ses hommes rencontrèrent les Métis bien postés de trois côtés de la piste. On chercha futilement à entamer des pourparlers, puis quelqu'un appuya sur la gâchette de son fusil. Ce fut un engagement bref et sanglant. Les Métis et leurs alliés indiens firent essuyer un tel feu meurtrier aux gendarmes et aux volontaires qu'en moins de 40 minutes, Crozier était forcé d'opérer une retraite difficile et coûteuse sous le feu ennemi. Ce fut une troupe décimée et abattue qui revint au fort Carlton. Douze hommes étaient morts dans la neige au lac aux Canards et 11 autres avaient été blessés. Les Métis avaient perdu quatre hommes. Les deux commandants étaient blessés, Dumont à la tête, tandis qu'une balle avait effleuré la joue de Crozier.

La bataille sanglante du lac aux Canards engageait les Métis à adopter une ligne de conduite qui ne pouvait avoir qu'une seule issue. Bien qu'ils fussent vainqueurs, ils avaient perdu la campagne en cherchant à faire redresser leurs griefs par la force. Il ne leur servait à rien de chercher à prétendre maintenant que c'était la Gendarmerie qui avait ouvert le feu au lac aux Canards. Si les Métis avaient ouvert



Le Northcote avant la bataille de Batoche.


RIVIÈRE SASKATCHEWAN-SUD
CAMP INDIEN
MAISON DU CONSEIL DE RIEL
MÉTIS
MAGASIN
BAC
MAISON DE BATOCHE
TOMBEAU DE PHILLIPS
ÉGLISE PRESBYTÈRE
CIMETIÈRE
MITRAILLEUSE GATLING
PISTE MENANT AU PASSAGE DE GARDEPIE
PISTE MENANT À HUMBOLDT
CAMP DE MIDDLETON
NORTHCOTE
PLAN DES POSITIONS LORS DE LA BATAILLE DE
BATOCHE
LÉGENDE:
1 MIDLAND BATT.
2 90'th BATT.
3 GRENADIERS
4 ÉCLAIREURS D'INGÉNIEURS
5 ÉCLAIREURS DE BOULTON
POSITION DES CANONS
RETRANCHEMENT DES MÉTIS
RETRANCHEMENT DE LA MILICE

le feu, comme le rapporta le surintendant Crozier, l'indignation soulevée n'aurait pas pu être plus grande dans toute la Confédération canadienne. Une troupe de la Gendarmerie chargée d'une mission légitime avait été repoussée par des rebelles armés, de loyaux citoyens canadiens avaient été tués ou blessés par des Métis et des Indiens; on ne pouvait interpréter ces faits que comme les actes d'une bande d'émeutiers brutaux et anarchiques qui menaçaient de mettre l'Ouest à feu et à sang. A peine quelques rares Canadiens de l'Est se sont-ils rendu compte que Crozier avait peut-être provoqué la bataille et conduit ses hommes face à des troupes supérieures prêtes à tirer parti du moindre avantage militaire.

La nouvelle du combat du lac aux Canards se répandit rapidement en Ontario et dans le Québec, le lendemain de la bataille. Des unités permanentes et d'autres de la milice furent mobilisées à Toronto, London, Kingston, Ottawa, Montréal, Québec, Halifax et Winnipeg. Cinq jours plus tôt, le premier ministre, sir John A. Macdonald, avait annoncé que les Métis avaient pris les armes et qu'il dépêchait le major-général Frederick Middleton, commandant de la milice canadienne dans l'Ouest, pour y diriger les opérations militaires. Middleton arriva à Winnipeg le 27 mars. Les *90th Winnipeg Rifles* avaient été appelés sous les drapeaux quatre jours plus tôt et leur aile gauche était effectivement rendue à Qu'Appelle, sur la ligne principale du Pacifique-Canadien en Saskatchewan, deux jours avant l'arrivée du général.

Le revers que Crozier avait subi au lac aux Canards, confirmait l'opinion du commissaire A. G. Irvine, qui était d'avis que la Gendarmerie n'était pas assez puissante pour s'attaquer aux Métis et qu'elle devait se borner à défendre Prince-Albert, jusqu'à l'arrivée de renforts militaires. Par conséquent, il ordonna l'évacuation du fort Carlton. Dans la nuit du 27 au 28 mars, tandis que les citoyens en émoi de l'est du Canada commentaient la bataille du lac aux Canards, les survivants de cette bataille évacuaient le fort, alors que celui-ci était la proie d'un incendie mystérieux dont l'origine n'a jamais été officiellement admise.

Fort de la victoire du lac aux Canards comme preuve de sa puissance, Riel s'occupa de soulever les Indiens. Il n'espérait pas que les Indiens formeraient un contingent dans son armée, car il croyait que ces derniers n'accepteraient ni la discipline ni l'autorité inévitables pour faire partie des troupes métisses. Sa stratégie était de les persuader de se soulever de leur côté. Ces soulèvements manqueraient d'organisation et de coordination, mais ils attireraient l'attention de l'Armée et disperseraient sa puissance offensive. Vu que l'armée était disséminée dans le Nord-Ouest à réprimer des centaines de révoltes indiennes et qu'elle s'efforçait en même temps de protéger les colons frappés de panique, Riel espérait qu'un coup de maître, comme par exemple la capture du général Middleton et d'autres officiers supérieurs, achèverait de démoraliser le gouvernement canadien et le forcerait à accepter les conditions des Métis.

L'insurrection des Indiens éclata vers la fin de mars. A une centaine de milles à l'ouest de Batoche, les Cris et les Assiniboines s'unirent pour occuper le village de Battleford, tandis que les 400 habitants et colons des alentours cherchaient refuge au fort de la Gendarmerie du Nord-Ouest. Le 2 avril, des Cris, dont plusieurs appartenaient à la tribu de Gros-Ours, massacrèrent neuf blancs

à l'établissement de Frog Lake. Les Cris assiégèrent la Gendarmerie au fort Pitt, poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson situé entre Battleford et le fort Edmonton, et forcèrent ses occupants à l'abandonner.

Le rassemblement de la Gendarmerie du Nord-Ouest s'exécuta rapidement. Quelques jours après l'appel sous les drapeaux, la majeure partie des troupes de l'Est étaient en route.

Le 10 avril, Middleton partit du fort Qu'Appelle pour se rendre à Batoche. Une autre colonne qui venait de Swift Current, sous le commandement du lieutenant-colonel W. D. Otter, de Toronto, devait le rejoindre à Clarke's Crossing, un des points de traverse sur la Saskatchewan-Sud. Une fois leur jonction accomplie, ces troupes devaient s'emparer de Batoche et ensuite se porter au secours de Battleford. Au lieu de se joindre aux assaillants de Batoche, Otter reçut l'ordre de se rendre directement à Battleford.

L'armée devait parcourir 200 milles sur un terrain qui offrait à un ennemi habile d'innombrables occasions de dresser des embuscades. Dumont, ou l'oncle Gabriel comme l'appelait Riel, brûlait du désir de harceler l'armée qui s'avançait, mais Riel l'en empêcha. Celui-ci ne pouvait pas oublier la présence à Prince-Albert des gendarmes et des volontaires armés. Cette garnison constituait une menace continuelle pour le quartier général métis à Batoche, et Riel tracassé ne pouvait permettre à ses fusiliers de faire des raids plus au sud.

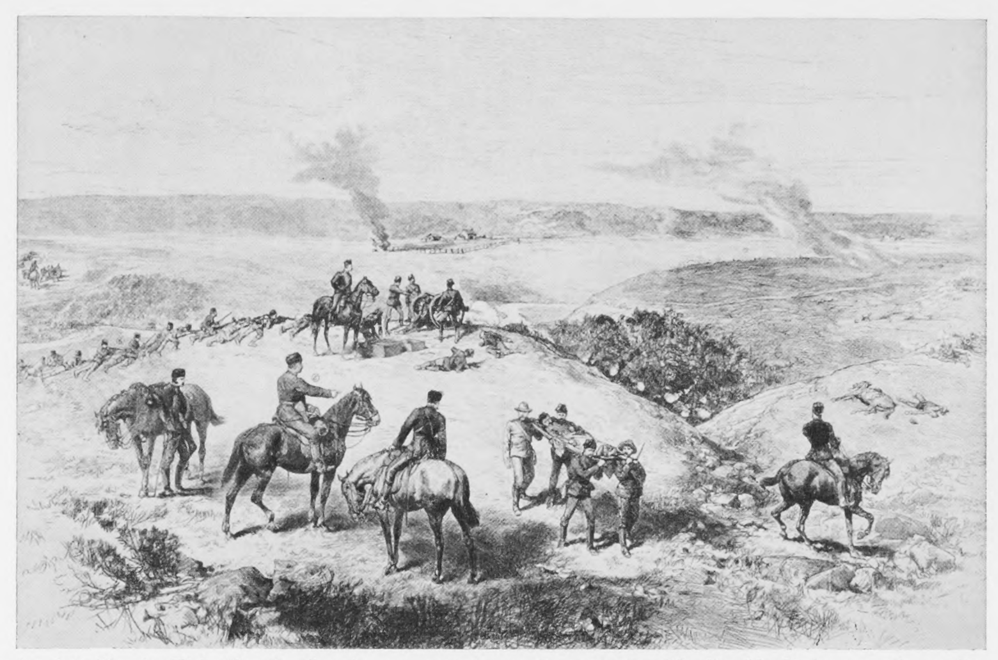
La prudence de Riel enlevait aux Métis les quelques avantages militaires qu'ils possédaient. Il accordait trop d'importance à Batoche que Dumont entourait d'un réseau élaboré de tranchées et de trous de tirailleurs. Une défense statique enlevait aux combattants leur mobilité et les condamnait à livrer une bataille régulière contre une force armée supérieure et mieux équipée, qui était rompue à ce genre de guerre. Batoche était le lieu d'origine des Métis, et le chef-lieu qui leur rappelait constamment ce qu'ils cherchaient à conserver. Pour Riel obsédé par son rôle de prophète et enivré par ses illusions de grandeur, Batoche était une nouvelle Jérusalem, qu'il fallait conserver à tout prix.

Un homme pratique comme Dumont savait que les Métis ne pouvaient résister longtemps à Batoche. Il possédait des renseignements précis sur les effectifs de Middleton. Contre une pareille force, il préférait avoir recours à la guérilla. De petites unités rapides auraient pu prendre l'initiative et s'attaquer aux soldats canadiens et aux gendarmes, lorsque toutes les conditions leur auraient été favorables. Les événements qui se déroulèrent à Fish Creek démontrèrent que de pareilles tactiques auraient pu être couronnées de succès.

Le 23 avril, Middleton partit du passage de Clarke et, ce soir-là, un groupe de Métis et d'Indiens dirigé par Dumont lui dressa une embuscade au ravin de Fish Creek, à 25 milles au nord.

Embusquée derrière les falaises et les rochers ou au fond des ornières creusées dans les pistes de gibier, et dissimulée dans les broussailles, la troupe de Dumont composée d'environ 160 hommes attendait l'armée dans la matinée du 24 avril.

L'embuscade aurait réussi si quelques Indiens ou Métis n'avaient pas quitté trop tôt leur poste et ne s'étaient pas montrés aux éclaireurs de Middleton. Tout espoir d'une attaque surprise étant perdu, les Métis mirent le feu à la

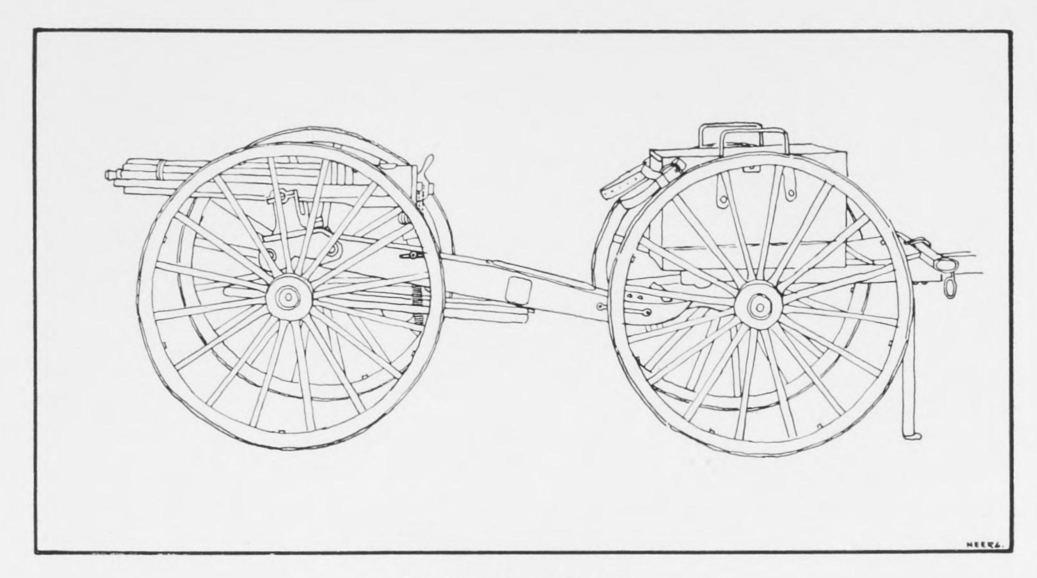


La bataille de Fish Creek, d'après un croquis par le capitaine H. De H. Haig, quartier-maître général adjoint au général Middleton.

prairie pour dérouter les troupes en marche et se mirent à tirer avec rapidité et précision sur environ 500 soldats qui avançaient en tirailleurs. Tandis que les Métis restaient dissimulés, les assaillants devaient courir en terrain dégagé pour atteindre leur ravin, et c'est à ce moment-là que de nombreux hommes tombèrent, les *90th Winnipeg Rifles* essuyant des pertes particulièrement lourdes. Les Métis possédaient quelques fusils Winchester à répétition, mais ils se servaient surtout de fusils qu'ils chargeaient à balles ou à plomb par la bouche, tandis que les soldats étaient armés de fusils Snider à un coup, dont la distance de tir aurait constitué pour eux un net avantage, si les tireurs avaient été mieux entraînés.

Middleton ne jouissait pas d'une supériorité numérique suffisante pour vaincre un ennemi décidé et bien retranché, car il avait divisé sa troupe en deux colonnes et l'une d'elles avançait sur la rive gauche de la rivière. Les moyens de communication entre les deux colonnes étaient très insuffisants, au point que la colonne qui se trouvait sur la rive gauche, attirée par le bruit de la fusillade sur l'autre rive, ne traversa qu'à la fin du combat. Si cette colonne, presque aussi puissante que celle de Middleton, n'avait pas été détachée, il aurait été possible de lancer une attaque convergente contre les Métis.

Finalement, les rebelles tinrent l'Armée à distance jusqu'au début de l'après-midi. Celle-ci éprouva de lourdes pertes au cours de cette rencontre: dix soldats tués, et quarante ou plus, blessés. Dumont avait onze morts et dix-huit blessés. Après l'engagement de Fish Creek, Middleton s'arrêta deux semaines avant de continuer vers Batoche pour attendre des ravitaillements et des renforts, et pour faire évacuer les blessés.



La mitrailleuse Gatling.

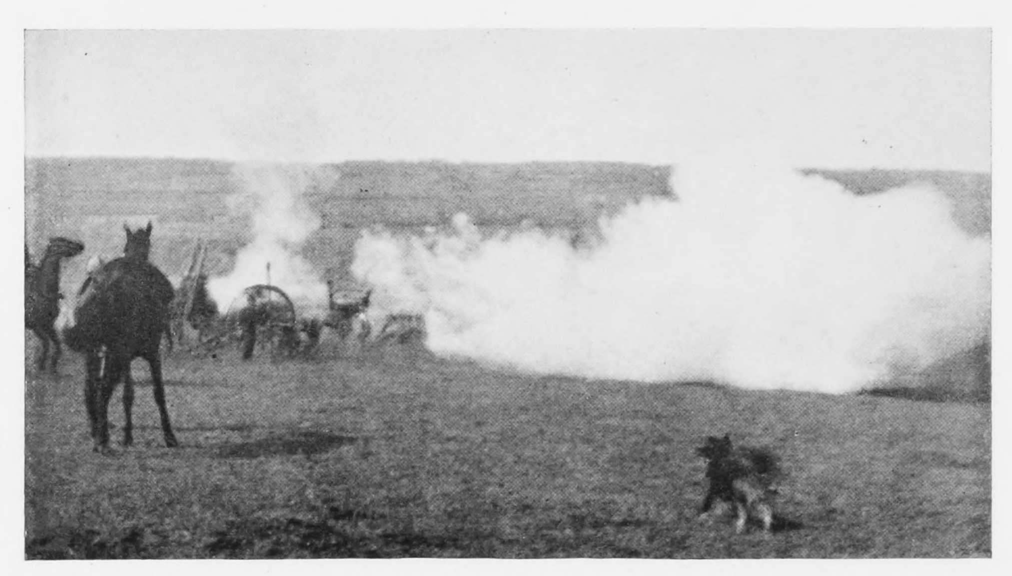
Lorsque Middleton se remit en route vers Batoche, il avait l'appui d'une «force navale». Le *Northcote*, bateau de la Compagnie de la Baie d'Hudson, arriva le 4 mai après un long retard. L'étiage empêchait le bateau d'avancer rapidement et la plus grande partie du trajet s'était accomplie péniblement à l'aide de longues perches fixées de chaque côté. Comme un homme marchant à l'aide de béquilles, le navire se soulevait puis avançait sous la poussée des perches. Ce fut un voyage fastidieux pour les miliciens du *Midland Battalion of Ontario*, le personnel médical, le personnel du transport, et notamment pour un officier de l'*American National Guard*, qui était fort impatient de donner une démonstration de son arme favorite.

Le capitaine A. L. Howard était une étrange addition au corps expéditionnaire du Nord-Ouest. Il y avait loin du Connecticut qui l'avait vu naître, au pont d'un vapeur à roue arrière qui apportait des vivres et des renforts à une armée canadienne sur la Saskatchewan-Sud, mais Howard aurait voyagé encore beaucoup plus loin pour avoir l'occasion de démontrer à d'autres soldats les avantages de la mitrailleuse Gatling. Il n'était pas là en qualité d'observateur officiel de l'armée des États-Unis, mais à titre de démonstrateur de la *Colt Patent Fire Arms Company*, de Hartford (Conn.), fabricant de la mitrailleuse Gatling. Colt avait prêté deux mitrailleuses qui devaient être utilisées au cours de la campagne; Howard en avait une sur le *Northcote* et l'autre faisait partie d'une batterie de campagne dans la colonne du colonel Otter.

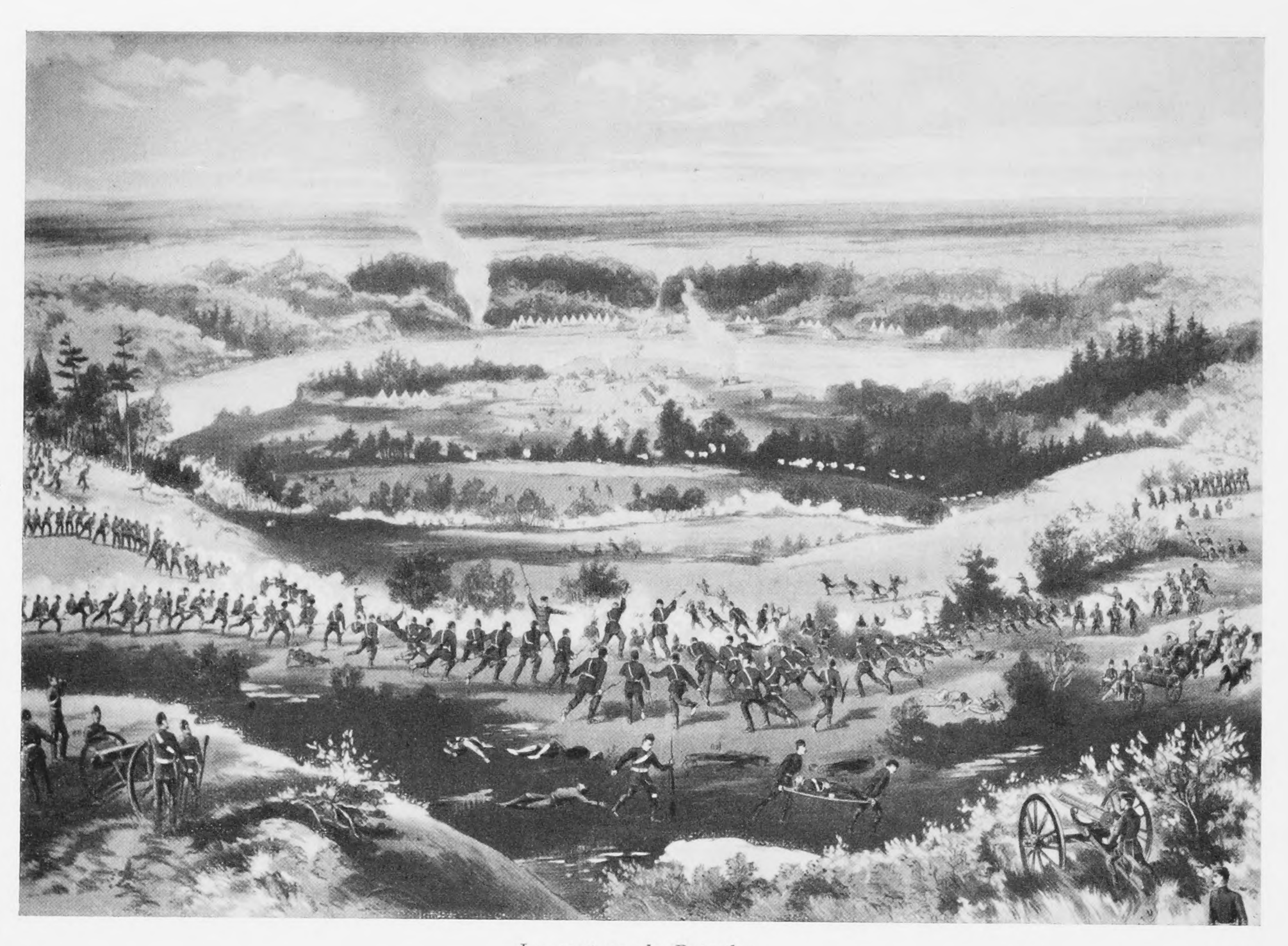
La mitrailleuse Gatling, brevetée par Richard Gatling en 1862 et adoptée par l'armée des États-Unis en 1866, faisait sa première apparition au Canada, mais elle avait déjà été utilisée par des armées européennes. Cette mitrailleuse avait un tir très rapide en rotation; grâce à un faisceau de quatre à dix canons qu'on faisait pivoter au moyen d'une manivelle elle pouvait tirer jusqu'à 1,000 balles à la minute. C'était une arme mortelle contre des troupes massées en rase campagne.

Lorsque la mitrailleuse Gatling et le bataillon de Midland eurent rejoint l'armée et que le bateau fut barricadé pour servir de canonnière improvisée, on se mit en marche, en direction de Batoche. Le 8 mai, le vapeur se rendit au passage de Gabriel où, à une époque plus paisible, Dumont avait été passeur. Ces passages de rivière se faisaient par chaland relié par un palan à un câble métallique tendu à travers la rivière. C'est là que se trouvait la maison de Dumont; ce jour-là, des éclaireurs des troupes la pillèrent et trouvèrent parmi les biens du chef métis une table de billard et une machine à laver qu'ils furent heureux d'installer à bord du *Northcote*.

Tôt le lendemain matin, le *Northcote* leva l'ancre et se dirigea en aval vers Batoche, mais il n'était pas rendu très loin lorsque les Métis et les Indiens dissimulés sur les rives en firent la cible d'une vive fusillade. Surexcité, le capitaine perdit la maîtrise du gouvernail et le bateau dériva jusqu'à un câble de bac que les insurgés avaient tendu en travers de la rivière. Le câble arracha complètement la superstructure du bateau, y compris les cheminées et la sirène qui devait servir au capitaine pour se tenir en contact avec les troupes en campagne. Tandis que l'équipage tentait de réparer le bateau, les tireurs entretenaient un feu nourri qui entravait considérablement la marche des travaux, et ce ne fut que dans la soirée du 10 mai que le *Northcote* put repartir. Après un autre retard attribuable à un échouage sur un banc de sable, le bateau réussit à descendre la rivière jusqu'à la passe de la Compagnie de la Baie d'Hudson en aval de Batoche. A cet endroit, le *Northcote* fut rejoint par le *Marquis*, autre bateau de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et après de nombreux autres retards embarrassants, les deux bateaux réussirent à atteindre Batoche. Toutefois, la lutte était déjà terminée.



Le canonnage de Batoche. Peu après la prise de cette photographie, les Métis attaquaient la place.



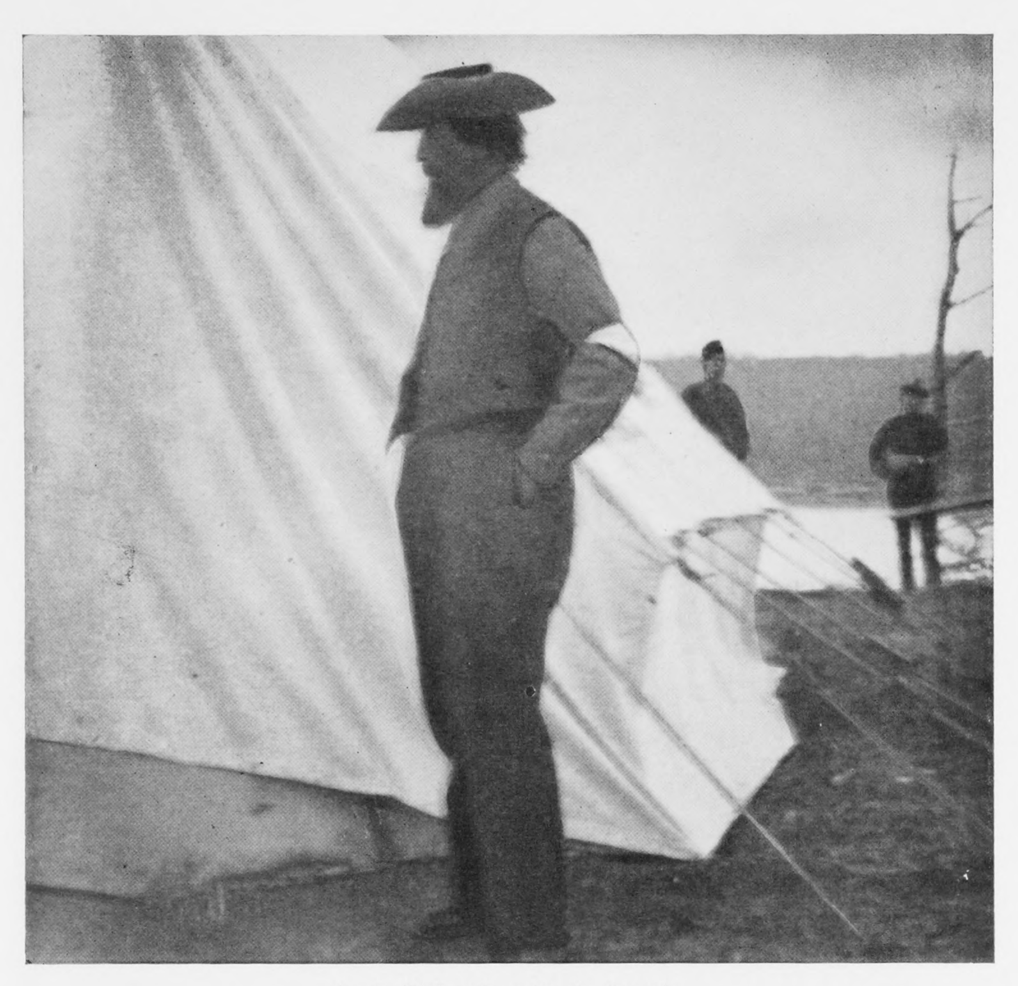
La capture de Batoche.



Entrevue du général Middleton et de ses officiers avec les prêtres au presbytère.

La bataille de Batoche se déroula aux limites du village, où les Métis avaient dressé un ingénieux système de défense comportant des trous de tirailleurs et des tranchées qui dominaient toutes les routes d'accès. Trente ou quarante rangées de trous de tirailleurs étaient disposées en demi-cercle, de sorte que les tirailleurs pouvaient se prêter réciproquement secours. Chaque rangée comptait de cinq à vingt-cinq trous bien espacés. Les constructeurs de ces trous avaient fait preuve d'imagination et ils avaient effectué un travail soigné. Les trous étaient assez longs pour loger trois ou quatre hommes, et ils mesuraient trois à quatre pieds de profondeur pour protéger les occupants contre le feu des fusils et de l'artillerie. Un épaulement surplombant le trou était façonné de terre, de pierres et de billes avec embrasures de tir; il était en outre camouflé avec de petites branches plantées au sommet. Chaque accident de terrain était exploité au maximum dans la disposition du système de défense. Les hommes pouvaient passer d'un trou à l'autre en suivant des pistes protégées contre le feu ennemi par des pointes élevées et dissimulées encore davantage grâce à d'épaisses broussailles. Chaque élévation de terrain était couronnée de barricades érigées avec des arbres et des pierres. Middleton, qui fit l'inspection du système de défense après la bataille, «fut étonné par la puissance de la position et par l'ingéniosité et le soin déployés dans la construction de ces trous de tirailleurs».

Le village que les Métis défendaient n'était pas attrayant selon nos normes modernes. Les établissements sur la Saskatchewan-Sud se composaient principalement de quelques bâtisses rudimentaires groupées autour du magasin ou d'un des débarcadères du bac, à un passage de la rivière. Le village de Batoche s'était



Louis Riel, prisonnier de l'armée.

développé autour de la fameuse maison de Batoche, domicile du très prospère commerçant Xavier Letendre, connu sous le nom de Batoche. Cette belle maison avec ses pignons, son étage et demi et sa véranda entourée de colonnes de style classique, ajoutait de la distinction à un lieu qui était par ailleurs dénué de beauté architecturale. Le reste du village de Batoche se composait de maisons en bois rond, de plusieurs petits magasins, tandis qu'à un mille au sud-est se trouvaient l'église et le presbytère qui servait d'habitation aux prêtres, aussi bien que d'hôpital et d'école.

Lorsque Middleton arriva à Batoche, il envoya des éclaireurs pour examiner le système de défense des Métis. Plusieurs maisons barricadées, aux limites du village, furent canonnées et prirent feu, l'une étant rapidement évacuée par quelques Métis. Accompagnés de Howard et de sa Gatling, les éclaireurs atteignirent ensuite l'église Saint-Antoine-de-Padoue et le presbytère. Lorsque la Gatling ouvrit le feu sur le presbytère, le père Julien Moulin, curé, et un autre

prêtre apparurent, agitant un mouchoir blanc. Le presbytère abritait cinq prêtres des diverses missions métisses, à qui Riel avait ordonné de demeurer à Batoche. Il y avait aussi plusieurs religieuses des Fidèles Compagnes de Jésus, qui s'étaient enfuies du district de Saint-Laurent pour venir se réfugier à Batoche au début d'avril. Pour ces religieux, l'arrivée des troupes canadiennes était une délivrance; depuis que Riel avait assumé la direction de la vie religieuse à Batoche, ils étaient à toute fin pratique retenus prisonniers au presbytère.

Au delà de l'église et du presbytère, les éclaireurs essuyèrent des coups de feu, mais ils se retirèrent tandis que deux compagnies des *Royal Grenadiers* avançaient pour attaquer l'ennemi. Eux aussi furent arrêtés par un feu nourri et ils durent se mettre à l'abri. L'artillerie reçut l'ordre de changer de position et, pendant qu'elle exécutait cet ordre, un groupe de Métis approcha et fit feu sur les artilleurs, en blessa plusieurs et tua un cheval. Les canons étaient menacés, mais la Gatling ouvrit le feu; bien que son tir fût un peu haut, elle empêcha les rebelles de lancer une charge organisée.

Pendant tout le reste de la journée, la situation resta incertaine. Les troupes ne réussissaient pas à gagner du terrain, du fait que les rebelles exerçaient une pression soutenue de tous les côtés. La ligne de Middleton était toujours en danger d'être encerclée et des petites bandes de Métis menaçaient de s'y infiltrer. Une de ces bandes rampa jusqu'à 100 verges de la position d'artillerie, puis elle se leva subitement, fit feu et blessa trois hommes dont l'un fut tué peu de temps après par un second coup de feu. Croyant que cet homme était encore vivant, le *Midland Battalion* lança une charge pour faire diversion et permettre à un détachement dirigé par le capitaine James Peters, commandant de la batterie, et au docteur Alfred Codd, de Winnipeg, de récupérer le corps.

Plus tard dans l'après-midi, le feu des Métis s'atténua et les troupes se retirèrent dans un camp retranché, à environ un demi-mille du champ de bataille. Installés dans ce camp de fortune, hommes et chevaux passèrent une nuit agitée, abrités derrière leurs chariots, tandis que les sentinelles échangeaient des coups de feu avec les tirailleurs métis.

Le deuxième jour, l'issue de la bataille était encore douteuse, les deux forces en présence conservant chacune leurs positions et échangeant des coups de feu. Le lundi, troisième jour de combat, Middleton sortit pour explorer une prairie découverte située au nord-est de Batoche. Dumont, craignant que l'ennemi ne fît une tentative pour déborder ses positions, envoya un détachement pour parer à cette menace, ce qui diminua le nombre d'hommes à l'affût dans les trous de tirailleurs et permit aux troupes de gagner un peu de terrain. Ces dernières ne tirèrent aucun avantage de ce maigre succès, de sorte qu'à la fin de la journée, elles étaient encore retranchées dans leur camp de fortune, tandis que les Métis se terraient dans leurs trous de tirailleurs.

Le quatrième jour, les soldats se disposèrent avec impatience à passer une autre journée démoralisante. Ils avaient hâte de mettre fin à la bataille et à la campagne, de retourner à leur foyer et à leur travail, mais leur commandant britannique préférait ne pas lancer immédiatement une attaque massive contre les positions



L'église et le presbytère de Batoche, tels qu'ils sont aujourd'hui, avec, au premier plan, les tombes des Métis tués au cours de la bataille de Batoche.

rebelles. Il voulait ce jour-là répéter sa reconnaissance au nord-est pour faire diversion et obliger les rebelles à quitter les positions qu'ils occupaient en face de sa ligne. Il donna au commandant de son infanterie l'ordre d'attaquer les trous de tirailleurs des Métis, dès qu'il entendit le détachement de reconnaissance ouvrir le feu avec la mitrailleuse Gatling et un canon de campagne. Bien que Middleton ouvrît le feu sur l'ennemi, le bruit de ses canons ne parvint pas à l'infanterie, qui ne se lança pas à l'attaque. Middleton, irrité, revint au camp et, après le déjeuner, commanda à l'infanterie de réoccuper les positions qu'elle s'était antérieurement préparées, puis de s'avancer aussi loin que possible pour mener une reconnaissance en force.

Quelle que fût l'intention du général, les deux commandants des bataillons donnèrent à cet ordre une interprétation très large. Avec de bruyantes acclamations, les Midlanders s'élancèrent contre l'aile gauche de la ligne rebelle, sous

la conduite de leur commandant, le colonel A. T. H. Williams. Ils enfoncèrent les positions rebelles et les pénétrèrent en direction du flanc droit de l'ennemi. A peu près en même temps, les Grenadiers attaquèrent le centre où se trouvait le groupe principal de trous de tirailleurs, et quelques membres du *90th Winnipeg Rifles* attaquèrent l'aile droite. Cette impétueuse poussée submergea les Métis qui, après trois jours de combat, étaient réduits à charger leurs fusils avec des clous, des broquettes et des cailloux, et durent battre en retraite et prendre la fuite. En moins de deux heures, le village de Batoche était capturé et l'insurrection des Métis, terminée.

La bataille de Batoche une fois perdue, la résistance des Métis s'écroula. Vaincus, ceux-ci se cachèrent dans les bois et peu à peu se rendirent aux troupes. Riel se rendit le 15 mai à trois éclaireurs de Middleton. Le 1er août, il fut trouvé coupable de trahison et le 16 novembre, il fut pendu à la caserne de la Gendarmerie, à Regina. L'astucieux Dumont échappa aux soldats et aux gendarmes qui le recherchaient, et réussit à se sauver au Montana. Quelques années plus tard, il fit partie de la troupe du *Wild West* du colonel W. F. (Buffalo Bill) Cody et amusa des spectateurs dans le monde entier par ses prouesses de cavalier et par son habileté de tireur. Puis un jour, presque sans être remarqué, il revint à Batoche, où il vécut paisiblement jusqu'à sa mort, en 1906. Sa dépouille est ensevelie dans le cimetière voisin du presbytère.

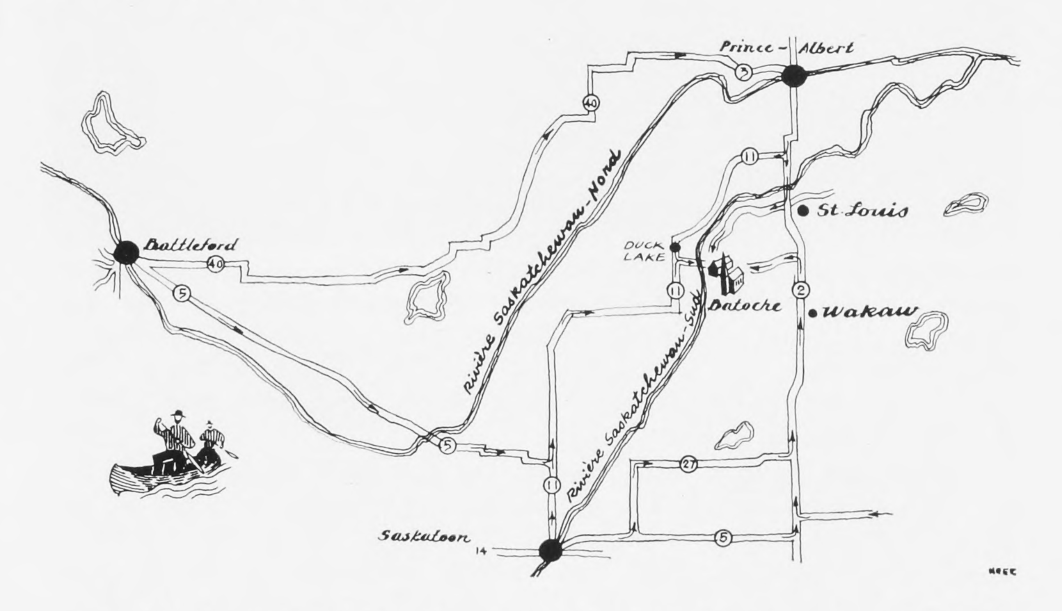
Après la défaite des Métis à Batoche, les troupes s'occupèrent à subjuguer les Indiens de Gros-Ours et de Faiseur-d'Enclos, mais à la fin de l'été, les volontaires du corps expéditionnaire du Nord-Ouest retournaient dans leur foyer. Pour les récompenser, on leur octroya des terres de 329 acres ou, lorsqu'ils le préféraient, une gratification en espèces de $80 et des médailles commémoratives de campagne. Le parlement canadien vota au général Middleton une récompense de $20,000 et la Reine le créa chevalier.

La défaite de Batoche brisa le courage des Métis. La rébellion du Nord-Ouest était leur dernière résistance en tant que population distincte et unie. En ce mois de mai 1885, la fierté et l'assurance des Métis furent anéanties. Désormais, les Métis ne pouvaient plus se targuer de n'être soumis à personne d'autre dans les plaines. Comme le bison, le Métis était superbement doué pour vivre dans les prairies de l'Ouest, et il excellait tellement lorsqu'il s'agissait de parcourir les pistes et de chasser, qu'il était devenu indispensable à la colonisation et à l'expansion du commerce dans l'Ouest. Mais la période d'exploration était terminée et il était devenu un anachronisme.

La question des terres n'était peut-être pas la véritable raison de la rébellion des Métis. Lorsque, sur le tard, le gouvernement autorisa des arpentages spéciaux sur les terrains en bordure de la rivière et offrit des titres provisoires de propriété ou une compensation pécuniaire, peu de Métis acceptèrent les titres et encore moins en bénéficièrent. Parmi les 1,942 demandes approuvées par le gouvernement et présentées par des Métis vivant dans le Territoire du Nord-Ouest en dehors du Manitoba, seulement 232 requérants choisirent un titre provisoire de propriété; dans la région de Qu'Appelle, seulement deux des 250 Métis qui avaient droit à des titres provisoires acceptèrent des terres. Un grand nombre

de ceux qui acceptèrent les titres provisoires de propriété, les vendirent volontiers lorsqu'un spéculateur leur offrait un paiement en espèces. Un titre de propriété n'avait probablement pas plus d'importance pour un Métis que pour un Indien; le concept de la propriété individuelle leur était presque inconnu.

La question des terres n'a pu être que la cause superficielle de la rébellion du Nord-Ouest. Il était à prévoir que les Métis, à qui les Blancs avaient inculqué l'idée qu'ils avaient droit à des terres, et qui avaient gagné leur point au Manitoba en 1870, saisiraient cette question comme étant la seule qui pourrait leur attirer la compréhension et la sympathie de la population canadienne. Seuls les Métis pouvaient comprendre la véritable raison de leur comportement. Une nouvelle société avec un mode de vie étrange les envahissait, et ils se tenaient dans leurs plaines, fusil en main, prêts à affirmer leur résistance dans un monde où ils n'occupaient plus une place importante. Après leur défaite, ils ne purent plus survivre comme peuple distinct, et il n'existait plus aucune raison de leur accorder une attention particulière. Plus tard, certains Métis devinrent des fermiers et de petits marchands prospères, tandis qu'un grand nombre acceptèrent ces nouvelles conditions sans réserve et s'assimilèrent à la population de l'Ouest. Mais plusieurs, s'en tenant au genre de culture de leurs ancêtres, ne réussirent pas à s'adapter aux nouvelles conditions ou s'y refusèrent. Ils étaient condamnés, conséquence tragique de la rébellion de Batoche, à mener une existence précaire sur des terres médiocres ou à retraiter constamment devant la poussée du progrès vers le nord.



De l'ancien village de Batoche et des traces du conflit, il ne reste plus grand-chose, de nos jours. Les trous de tirailleurs si habilement disposés par Dumont ont été en grande partie effacés par la charrue, de même que la plupart des retranchements de Middleton. De ces derniers, il reste, à l'emplacement de son

camp de fortune, une section qui a été sauvegardée, avec le presbytère, comme lieu historique national. L'église paroissiale Saint-Antoine-de-Padoue, érigée un an après le presbytère, en 1884, est encore debout tout à côté.

La vie est calme autour de Batoche, si calme que le petit musée historique aménagé dans le presbytère a peine à convaincre le visiteur que c'est là que les Métis ont livré leur dernier combat meurtrier pour se conserver une place au soleil. Si l'on examine avec soin les planches extérieures encadrant la fenêtre de l'étage, on peut voir des traces éparses de projectiles, de la grandeur d'un sou. Traces de balles de Gatling ou de fusil Snider? C'est difficile à dire, aujourd'hui; par ailleurs, pour les défenseurs de Batoche en cette semaine de mai 1885, cette distinction importait peu; si le tir de ces armes était juste, l'une était aussi meurtrière que l'autre. Il se peut, cependant, que ces anciennes marques de balles rappellent au visiteur, mieux que tout autre vestige, que les Métis, en hommes libres comme dans toute l'histoire de l'humanité, étaient prêts à risquer leur vie pour défendre des droits qui leur étaient chers.


1885